QUELQUES RÉFLEXIONS

N°. 152.

SUR

UN POINT D'ÉTIOLOGIE PATHOLOGIQUE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 juillet 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR EUGÈNE GOZE, de Metz,

Département de la Moselle.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
VIRG., *Georg.*, lib. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, *Suppléant.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUBOIS, *Examinateur.* / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Président.*

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Berard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux, *Examinateur.*
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau, *Examinateur.*
Devergie.	Velpeau, *Suppléant.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

A MON ONCLE,

VICTOR GOZE.

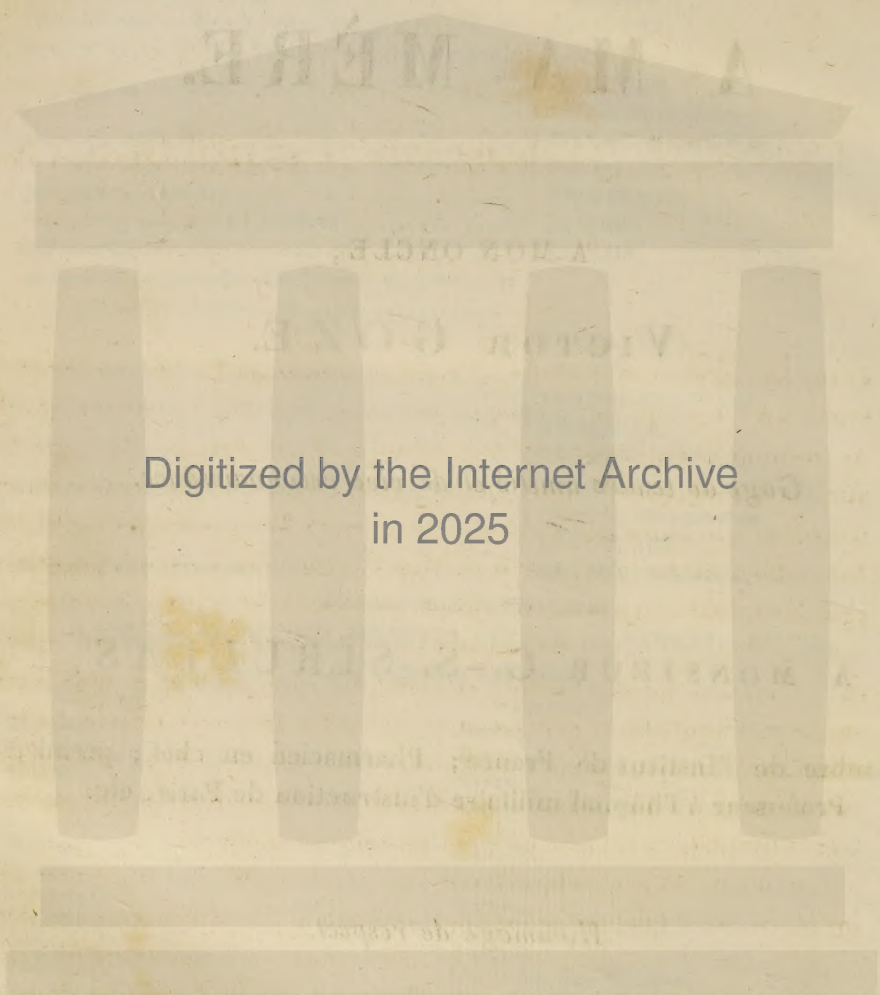
Gage de tendre amitié et de vive reconnaissance.

A MONSIEUR G.-S. SÉRULLAS,

Membre de l'Institut de France; Pharmacien en chef; premier Professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Paris, etc.

Hommage de respect.

EUGÈNE GOZE.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/quelquesreflexio0005unse

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

UN POINT D'ÉTIOLOGIE PATHOLOGIQUE.

Dans la longue énumération des causes des maladies qui précède toujours leur description, on est sûr de voir l'hérédité prendre place soit en première ligne, soit à la fin, selon le rôle plus ou moins important que l'auteur croit lui voir jouer. Aussi rien n'est plus commun que d'attribuer à l'hérédité seule certaines maladies, existassent-elles chez des enfans de parens bien portans; et cette propension de notre esprit à vouloir conserver ce qui est une fois admis est telle, que nous apercevons une cause principale là où souvent elle ne peut exister; et, bien loin de la chercher sur les lieux qu'habite le malade, nous en accuserons plutôt son bisaïeul. Dans un pays où une maladie est commune, rien n'est plus facile, en effet, pour celui qui veut se donner la peine de faire des recherches, que de trouver parmi les ancêtres d'un malade un prétendu germe de sa maladie.

Les maladies héréditaires ont été admises dès la plus haute antiquité, mais il faut noter que le nombre n'a jamais pu en être déterminé, et qu'il a constamment varié suivant l'opinion de tel ou tel auteur : *Louis* a nié leur existence; *Corvisart* dit qu'il y a peu de maladies, si toutefois il en est, qui ne soient transmissibles des ascendans aux descendans. Ce qu'il y a de certain, c'est que, aujourd'hui que la

physiologie est devenue une science plus positive, la plupart des praticiens s'accordent à dire que l'on a donné trop d'extension au mot hérédité ; si le nombre de ces maladies a été de beaucoup diminué, tout porte à croire qu'il pourra encore être réduit.

Existe-t-il des maladies héréditaires? Telle est la question qui s'est offerte à moi avec beaucoup d'intérêt, et, quoique je ne puisse la traiter selon toute son importance, attendu qu'elle est difficile, épineuse, et que les bornes étroites dans lesquelles je suis forcé de me renfermer ne me permettent d'y consacrer que peu de temps, j'ai voulu cependant m'y arrêter et chercher à fixer mon opinion.

En créant les animaux, la nature a dû vouloir qu'ils vécussent sains, et a dû accorder pour tous ceux de la même espèce le même temps de longévité ; mais, pour qu'ils conservassent la jouissance des mêmes avantages, il aurait fallu qu'ils se trouvassent toujours dans les mêmes conditions. En se multipliant, les hommes s'étendirent sur le globe ; les uns se fixèrent dans des lieux plus chauds ou plus froids, sur des terrains plus élevés ou plus bas, qui, par leur situation, se trouvaient exposés au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest ; ils furent forcés de prendre la nourriture qu'ils trouvèrent autour d'eux, et qui varie suivant la nature du sol, sa température, suivant son degré de sécheresse ou d'humidité.

A mesure que les hommes se sont répandus dans les diverses régions du globe, à mesure qu'ils se sont façonnés à chacune des situations où le hasard, leurs goûts ou leurs besoins les avaient placés, ils ont subi des modifications de forme, de taille, de couleur. L'influence des climats sur l'homme est aujourd'hui bien reconnue ; il suffit de rapprocher un moment les diverses races qui habitent les différens points du globe, pour être convaincu des caractères tranchés qui les distinguent.

Si nous descendons aux végétaux, nous voyons que la même plante varie souvent à tel point dans des climats dissemblables, qu'on aurait peine à la croire identique : c'est ainsi que, dans les pays chauds, une

foule de végétaux s'élèvent à une grande hauteur, qui deviennent, dans des contrées froides, de simples herbes annuelles.

A mesure que les formes extérieures se plièrent sous l'influence des climats, des changemens analogues eurent lieu dans l'organisation : les tempéramens qui, chez l'homme primitif, devaient former un ensemble parfait, un équilibre qui se rencontre encore chez quelques sujets privilégiés (ce qui a fait dire à M. le professeur *Adelon* qu'il existe des individus sans tempérament), ces tempéramens, dis-je, ces quatre systèmes de notre organisation, subirent, par l'influence des climats, des changemens de rapports; ils se dissocièrent : les uns prirent une prédominance plus on moins grande sur les autres, à tel point que quelquefois l'un est tellement masqué, qu'il paraît être détruit. C'est ainsi que les systèmes bilieux et nerveux sont plus développés dans les pays chauds; tandis que dans les pays froids ce sont les systèmes sanguin et lymphatique qui prédominent.

Si nous passons au moral de l'homme, nous voyons qu'il reçoit aussi l'influence des climats : l'habitant du midi, soumis à une chaleur qui excite son système nerveux, est plus exalté; chez lui l'amour, la vengeance, le fanatisme religieux sont des fureurs. L'habitant du nord, au contraire, est plus calme, plus réfléchi; toutes ses actions sont conduites par le raisonnement.

Si nous considérons encore les végétaux, nous voyons qu'ils ne changent pas seulement de formes, mais aussi de propriétés intérieures : suivant le climat où on les cultive, ils sont ou plus mucilagineux, ou plus sucrés, ou âcres, ou narcotiques.

Si l'homme diffère, dans tous les climats, par ses qualités physiques et morales, nous devons aussi y trouver la source de beaucoup de ses maladies.

En parcourant la surface du globe, nous voyons qu'à chaque station nous rencontrons des maladies différentes, suivant la température, la nature du sol, son exposition, sa situation, son élévation, sa dépression, sa sécheresse, son humidité, ses productions; c'est

ainsi que, dans les pays froids et humides, les fonctions de la peau étant presque nulles, et la plus grande partie de la transpiration s'exhalant par l'appareil pulmonaire, on voit si souvent des maladies de ce viscère quand cette exhalation vient à diminuer ou à se supprimer. Les fonctions digestives étant en raison inverse de la sensibilité, il en résulte ces embarras des organes abdominaux, ces digestions lentes et pénibles si communes dans les pays chauds. En raison de la grande activité de la peau, les maladies ont une tendance à se terminer par diaphorèse, par éruption; aussi les affections cutanées sont-elles plus communes dans ces mêmes pays. L'excitation nerveuse rend aussi plus communs la folie, le tétanos, les convulsions, l'épilepsie, l'hystérie, la catalepsie.

Dans les terrains bas et humides, où l'air ne circule pas comme dans les vallées, on trouve chez les habitans le tissu cellulaire spongieux, le ventre saillant, les jambes œdémateuses, les articulations gonflées, les dents noires; l'estomac est débilité, ne digère qu'avec peine; de là l'haleine fétide. On voit partout une dégénérescence lymphatique; les scrophules, en un mot, se montrent sous toutes leurs formes, et les plaies des jambes forment presque toujours des ulcères incurables ; les femmes y sont affectées de leucorrhées abondantes.

Si nous gravissons jusqu'au sommet des montagnes, à peu de distance des lieux que nous venons de visiter, nous voyons que ses habitans ont peu de ventre, qu'ils ont les pieds secs et petits, qu'ils ont souvent des hémoptisies, des épistaxis, des maladies du cœur; leurs blessures se guérissent promptement; les engorgemens des viscères y sont presque ignorés.

Si nous approchons des rivages de la mer, nous voyons encore de nouvelles maladies qui tiennent au genre de nourriture que les habitans font presque exclusivement de poissons et de viandes salées; tel est le scorbut; telles sont différentes maladies de la peau, comme l'ichtyose, la lèpre, l'éléphantiasis. Il faudrait des volumes pour énumérer toutes les maladies et les nuances qui sont particulières à

chaque genre de terrain ; aussi je m'arrête, afin de ne pas m'écarter de mon sujet.

En passant en revue les principales maladies qui affligent si cruellement notre espèce, mon but est de démontrer que telle maladie, qui est commune et constante dans certains lieux, devient rare et presque inconnue dans d'autres, et qu'il suffit souvent de gravir une montagne pour trouver un changement si grand.

Si une sorte de maladie affecte les hommes dans une petite étendue de pays, et que leurs voisins vivent en paix à l'abri de ses ravages, on doit chercher à les en garantir en tâchant d'en connaître les causes, afin de les détruire. Alors, en observant, on voit que dans une étendue de terrain, depuis un point jusqu'à un autre, presque tous les hommes naissent à peu près sains ; mais que peu à peu, en grandissant, leurs formes se développent et prennent la ressemblance de celles de leurs parens ; qu'ils éprouvent quelques dérangemens dans leur santé ; qu'ils perdent cette harmonie si belle qui appartient aux fonctions de l'enfance, et que bientôt ils sont atteints des mêmes maladies que leurs parens et meurent comme eux, à peu près au même âge, si, comme eux, ils n'ont eu que le même degré de résistance.

Quand une maladie n'attaque qu'une petite population, comme celle que renferme une gorge de montagnes, et que leurs voisins qui en habitent les sommets sont à l'abri de ses atteintes, si un de ces malheureux a recours aux lumières de la médecine, on lui dit que les causes de sa maladie existent dans le lieu qu'il habite, et qu'il lui suffira d'aller vivre ailleurs pour que lui et toute sa famille soient délivrés de tant de maux. Et, en effet, il ne faut pas beaucoup de temps pour que le crétin perde de sa stupidité dans l'air sec et piquant des hautes montagnes. D'un autre côté, le montagnard, trop impétueux, voit ses hémorrhagies et ses affections aiguës cesser dans l'air pesant et nébuleux des vallées.

Comme l'endroit de leur demeure est très-rétréci, et qu'il suffit quelquefois de moins d'une lieue pour opérer ce changement ; que la

cause de leur maladie est en quelque sorte visible, on ne dit point au chef de famille que sa maladie est héréditaire, quoique son grand-père l'ait eue et que ses enfans, jusqu'au plus petit, en soient atteints : cette maladie est dite *endémique*. Telles sont les fièvres intermittentes près des marais Pontins, la peste en Égypte, la plique en Pologne, la calvitie dans les îles de l'Archipel ; ces engorgemens cellulaires et glanduleux, les goîtres, le crétinisme, que l'on rencontre dans le Valais, le Tyrol, au bas des Alpes et des Pyrénées. Toutes ces maladies sont reconnues appartenir à la nature du sol, des alimens, des eaux, à l'air, à son humidité, parce qu'elles sont circonscrites dans un cercle étroit, et que, suivant telle élévation ou telle dépression de terrain, elles offrent des caractères bien opposés.

Mais si nous nous trouvons dans un pays plus étendu, plus uniforme, qui dans ses différentes parties offre moins de dissemblance, qui par ses productions et son commerce nous fournisse des alimens et des boissons de nature bien différente ; un pays où la position de chaque individu diffère par la profession et la fortune ; un pays à travers lequel les vents puissent circuler, varier, et nous amener tantôt du froid avec de l'humidité ou de la sécheresse, tantôt, au contraire, cette humidité ou cette sécheresse avec de la chaleur, alors nous verrons que nos tempéramens ne seront plus ou tout lymphatiques, ou tout bilieux ou sanguins ; nous verrons beaucoup de mélanges, des constitutions différentes ; nos maladies seront aussi variées que leurs causes, et elles ne seront pas en nombre égal dans toutes les classes de la société. Nous trouverons réunies toutes les maladies qui nous paraissaient être spéciales à chaque climat, à chaque localité ; nous aurons des maladies aiguës et chroniques, des inflammations, des hémorrhagies, des engorgemens lymphatiques et cellulaires, des hydropisies, des maladies du foie, des catarrhes, des scrophules, des phthisies, des névroses, etc., selon que le tempérament, la constitution et les circonstances dans lesquelles se seront rencontrés les sujets auront été de nature à lutter contre telles causes, et n'auront pu que céder à telles autres. Ainsi un sujet lymphatique qui se trou-

vera au milieu de toutes ces causes ne recevra aucune impression de la chaleur et de la sécheresse, et verra sa santé s'altérer sous l'influence du froid humide ; plusieurs maladies se déclareront, au contraire, chez un sujet sanguin et bilieux, quand viendront les chaleurs et la sécheresse ; aussi, dans nos climats tempérés, voyons-nous les maladies varier suivant les saisons.

Toutes ces maladies ne se trouvant plus réunies par espèce et concentrées dans un petit espace, on n'admet plus qu'elles soient produites par les mêmes causes ; et comme la même affection se rencontre quelquefois dans toute une famille, ce qui doit être, puisqu'on y trouve aussi le même tempérament, la même constitution, et que presque tous les membres qui la composent vivent dans le même lieu et de la même manière, on dit qu'elle est héréditaire.

Les enfans venant au monde dans le même pays qui a vu naître leurs parens ont, comme eux, le même tempérament, la même constitution ; par conséquent ils apportent en naissant la même aptitude à contracter les mêmes maladies, c'est-à-dire que, s'ils se trouvent dans les mêmes conditions, leur organisation sera influencée de la même manière. Voilà pourquoi on voit quelquefois les mêmes affections se perpétuer pendant une suite de générations ; mais les enfans n'héritent pas pour cela de leurs maladies ; car, s'ils sont soustraits de bonne heure aux causes qui ont développé celles de leurs parens, ils pourront ne montrer aucun de leurs symptômes : ainsi l'habitation dans un autre climat, une autre éducation physique et morale, apporteront un tel changement dans l'organisation de l'individu, qu'il pourra ne contracter jamais les maladies auxquelles était prédisposé son père.

L'influence du sol est immense sur le développement des maladies, et il faut bien en convenir, quoique l'on ne sache pas sa manière d'agir. La rage, qui en France apparaît communément chez les chiens sous l'influence de la chaleur, n'existe pas au Mexique, à Constantinople, où il fait plus chaud, et où les chiens errans sont très-nombreux.

A toutes les époques de la vie, nous éprouvons des modifications de la variabilité de l'atmosphère ; l'homme à l'état d'embryon reçoit déjà son influence ; pendant tout le temps de sa vie intra-utérine, il peut être affecté des maladies régnantes dans le pays, que sa mère en soit ou non atteinte. Les exemples sont nombreux qui prouvent qu'une mère communique à son enfant une maladie contagieuse. Les faits ne manquent pas non plus pour démontrer que, si la mère est à l'abri d'une maladie épidémique, soit qu'elle l'ait déjà eue, comme la variole, ou qu'elle ait été vaccinée, son enfant n'en sera pas moins sous l'influence des causes de la maladie. Des enfans de femmes bien portantes sont nés avec la variole, qui a continué à parcourir toutes ses périodes après la naissance (1). Ceci explique pourquoi on a rencontré des tubercules dans les poumons des nouveau-nés.

La phthisie, qui est considérée comme le type des maladies héréditaires, et qui est si commune en Hollande, en Angleterre, prend évidemment sa source dans le froid humide, les brouillards qui sont si fréquens dans ces contrées. Si la cause de cette maladie était due à l'hérédité, on la verrait également répandue sur tout le globe ; on sait, au contraire, combien elle est rare dans les pays chauds et secs, quoique les habitans aient le thorax plus étroit que ceux du Nord, ce qui semblerait les disposer à la contracter.

Si la phthisie, comme toutes les autres maladies, ne tenait pas à des causes étrangères à notre parenté, comment se ferait-il qu'un malade qui change de pays se rétablisse souvent? N'est-il pas presque certain que le malade qu'on a vu guérir d'une maladie qui avait déjà détruit la moitié de ses forces n'en aurait jamais été atteint, s'il

---

(1) Il serait curieux de savoir si, en vaccinant une femme qui ne l'eut pas encore été pendant le temps de la gestation, son enfant ressentirait les effets du vaccin, et naîtrait avec la faculté de ne plus être atteint de la variole. Il y a beaucoup de probabilité. C'est une expérience dont je me rappellerai si j'ai occasion de la faire.

eût émigré avant son développement? Un sujet malade ne devrait-il pas apporter avec lui ce prétendu germe, et, par une suite de générations, rendre commune une maladie qui jusqu'à lui était presque inconnue? Nous voyons tous les jours des enfans naître de parens bien portans, et mourir phthisiques; d'où vient le germe chez eux? Nous en voyons qui naissent de parens phthisiques, et qui n'ont jamais cette affection; que devient le germe dans ce cas? Il est évident qu'on a admis bien gratuitement des germes de maladies.

Nous avons un exemple frappant de l'influence du climat et des localités sur le développement des tubercules chez les animaux que nous tirons de l'Afrique pour l'ornement de nos ménageries, tels que les lions, les singes qui y périssent de phthisie. On ne dira pas que cette maladie est héréditaire chez ces animaux. La plupart des ouvriers employés à tailler les pierres à fusil périssent aussi de phthisie. Si parmi eux il existe plusieurs membres de la même famille, on ne dira pas non plus que leur maladie tient à un vice héréditaire, parce que là où il y a du certain, on ne cherche pas du vague, des probabilités.

De toutes parts nous voyons cette maladie se déclarer quand ces mêmes causes existent; la prison de Bicêtre nous en offre encore un exemple. Il est démontré, par les observations que M. *Maindrault* a consignées dans sa thèse (Considérations sur la prison de Bicêtre, 1820), que la phthisie y fait des ravages effrayans. En 1818, trente-huit prisonniers périrent, parmi lesquels il y avait vingt et un phthisiques; en 1819, sur quarante morts, vingt-quatre succombèrent à la phthisie; en 1820, il y en eut quinze sur vingt-cinq: presque tous les autres moururent ou d'inflammation chronique des membranes séreuses, ou de scrophules.

M. *Maindrault* a constaté qu'il n'y a pas un mort chez lequel on ne recontre des tubercules dans les poumons.

En parcourant la prison de Bicêtre, on peut se convaince aussi que les scrophules n'épargnent aucun tempérament, et sévissent

contre tous les âges. Une observation de M. *Maindrault* prouve que les hommes les moins disposés à cette affection peuvent en être atteints, lorsqu'ils restent quelque temps sous l'empire des causes de cette maladie.

« Un individu, âgé de trente-six ans, d'une constitution athlétique, est conduit dans la prison de Bicêtre : bientôt il se décolore, son moral est abattu, ses fonctions nutritives languissent; des engorgemens scrophuleux se développent sous la mâchoire inférieure, près des clavicules, les aisselles; sur différens points du corps on remarque des abcès froids. Tout à coup cet homme simule une aliénation mentale ; il obtient d'être transféré dans une maison consacrée au traitement de sa maladie ; il s'évade et va dans son pays, où il reprend son ancienne manière de vivre. Le voyage qu'il fait, les circonstances plus heureuses dans lesquelles il se trouve, améliorent beaucoup son état. Il passe six mois dans son pays, après lesquels il est découvert par l'autorité et ramené à Bicêtre. Soumis aux mêmes causes, il ne tarde pas à éprouver les mêmes effets, c'est-à-dire qu'il redevient promptement scrophuleux. Pour cette fois, la maladie fait de tels progrès, qu'elle compromet l'existence de ce détenu; il est reçu dansles infirmeries, » où M. *Maindrault* le laisse pour aller faire imprimer sa thèse.

Nous voyons, par les chiffres qui précèdent, qu'il meurt de trente à quarante détenus par an dans la prison de Bicêtre (ce qui fait à peu près le seizième de sa population, et juste le double de la mortalité de Paris, qui est un sur trente-deux); et que, sur ce nombre, on n'en trouve pas un qui ne soit affecté de phthisie pulmonaire plus ou moins avancée.

Si nous cherchons les causes qui produisent cette maladie dans cette maison, nous apprenons que les prisonniers sont privés de travail et d'exercice en plein air; qu'ils reçoivent l'impression du froid au travers de leurs vêtemens, trop légers ; celle de l'humidité avec la privation d'air et de lumière, par la disposition des cachots ; et

que surtout ils éprouvent un changement brusque de température quand on les fait passer, durant l'hiver, des ateliers de travail, où l'air est très-échauffé, dans la cour, qui est glaciale; car il est remarquable que les affections pulmonaires sont en raison directe de la grande variation de la température; et si nous en voyons diminuer le nombre à mesure qu'on s'approche de la zone torride, c'est que l'échelle thermométrique se raccourcit à mesure que l'on marche des pôles vers l'équateur. Entre les tropiques, la chaleur moyenne est de 22 à 25 degrés du thermomètre de *Réaumur*, et le froid moyen est de 12 à 15 au-dessus de 0. Au-delà des tropiques, la chaleur de l'atmosphère peut être aussi considérable en été, par instant, que sous la torride, et le froid en hiver peut descendre jusqu'à 15 sous 0. On a éprouvé en Sibérie, au solstice d'été, jusqu'à 30 degrés de chaleur; et au solstice d'hiver, jusqu'à 30 degrés de froid, ce qui fait une différence de 60 degrés; tandis que sous l'équateur elle n'est guère que de 10.

D'autres maladies que l'on regarde comme héréditaires, tiennent aux mêmes habitudes qui se contractent dans une famille lorsqu'elle est unie. L'influence de l'habitude a été reconnue de tout temps. M. *Lamarck* a été jusqu'à en faire une puissance supérieure à l'organisation elle-même : c'est ainsi qu'appliquant cette loi si connue du développement d'un organe par l'emploi soutenu, et de son abolition par le défaut d'exercice, il conclut que les êtres vivans ont reçu des modifications de l'influence des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés pendant long-temps ; qu'ils ont changé avec une extrême lenteur de caractère et de forme, et que ces circonstances ont fait naître de nouvelles habitudes qui ont influé sur les individus, au point de changer leur structure. Ainsi, dit M. *Lamarck*, la giraffe, qui habite un pays dont le sol est aride et sans herbages, se trouve obligée de brouter les feuilles des arbres; de cette habitude soutenue depuis long-temps dans tous les individus de sa race, il en résulte que les jambes de devant ont acquis plus de longueur que celles

de derrière, et que le cou s'est prodigieusement allongé. Mais, sans aller aussi loin que M. *Lamarck*, et sans admettre avec lui que ce soit l'habitude de prendre sa nourriture au fond de l'eau qui allonge les jambes et le bec des oiseaux aquatiques, parce que nous n'ignorons pas que l'organisation a des bornes qu'il est impossible de dépasser, toujours est-il que l'habitude apporte de grandes modifications dans la constitution des individus, et que celle de vivre d'une certaine manière peut déterminer le développement de certaines maladies. Telle est la goutte, que l'on dit héréditaire, parce qu'on la rencontre souvent chez le fils d'un père goutteux ; mais il est remarquable que cette hérédité ne se voit guère que chez les gens riches, parce qu'avec leur constitution et leurs inclinations ils transmettent aussi à leurs enfans leur fortune, et par conséquent leur fournissent les moyens d'abuser des jouissances de cette vie ; abus qui, sans contredit, est la cause presque exclusive de cette maladie. *Louis* cite un fait qui est péremptoire : il connaissait une famille dont le chef était ivrogne et goutteux. Ceux de ses enfans qui furent élevés par lui, ayant pris, à son exemple, l'habitude de s'énivrer, furent, comme leur père, atteints de la goutte ; tandis que plusieurs autres, qui quittèrent encore jeunes le toit paternel, et qui ne proscrivirent pas l'eau de leur boisson habituelle, échappèrent à cette cruelle maladie.

Le fait suivant, tiré des Lettres de *Loubet*, page 132, me paraît aussi trop important pour n'en pas faire mention. « Un père goutteux engendra deux fils jumeaux, qui devinrent, comme lui, grands et bien faits. Ces deux frères se ressemblaient, mais non d'inclination ; l'un vécut avec son père, il contracta ses goûts : il fut sujet à la goutte. L'autre, obligé de vivre sobrement et de faire de l'exercice, en fut préservé toute sa vie. »

Il est aussi remarquable que la goutte est très-rare chez les femmes et peut-être sans exemple parmi celles de la bonne société, parce que l'éducation leur apprend que la sobriété doit être une de leurs

vertus. On la rencontre aussi rarement chez ceux qui travaillent beaucoup corporellement, et qui n'ont pas les moyens de suivre dans l'apprêt de leurs repas, les codes qui contiennent l'art de faire manger au-delà du nécessaire. Qui ne connaît aujourd'hui l'histoire de ce goutteux, qui ayant eu plusieurs revers de fortune, et l'ayant chaque fois rétablie, vit tour à tour sa goutte suivre la hause ou la baisse de ses fonds.

Il existe aussi une foule de maladies qui appartiennent aux professions, et qui ne paraissent héréditaires, que parce que bien souvent on suit celles de ses parens, quoique parfois les désagrémens qui y sont attachés et qu'on a vus de près soient pour nous un motif d'éloignement. A quelques exceptions près, le fils d'un ouvrier devient ouvrier; celui d'un homme de lettres prend aussi le plus ordinairement la profession de son père, quelle que soit son aptitude à la remplir. On sait que les professions ont une influence sur notre santé, et que, d'après leur nature, cette influence s'exerce sur le physique ou sur le moral. Les maladies des gens de lettres ne sont pas les mêmes que celles d'un ouvrier, d'un laboureur; et on ne verra pas des affections de l'encéphale paraître héréditaires dans une famille d'artisans.

Comment concevrait-on d'ailleurs qu'une maladie put être héréditaire? Je sais bien qu'il n'est pas toujours nécessaire de comprendre une chose pour l'admettre; mais alors il faut s'appuyer sur des faits nombreux, et jusqu'ici, il me paraît seulement démontré que l'on hérite du tempérament et de la constitution de ses parens, et non de leurs maladies, à moins qu'elles ne soient contagieuses.

De même qu'un père communique la syphilis à son enfant, s'il en est infecté au moment où il l'engendre; il ne serait pas déraisonnable de croire qu'il put lui transmettre le germe de toute autre maladie dont il serait atteint à cette même époque; mais comment pourrait-on concevoir qu'un père donnât à son enfant le germe d'une

maladie dont lui-même ne sera atteint que dans un temps fort éloigné après la naissance de l'enfant.

Rien n'est plus facile que d'admettre une chose quand on s'y croit autorisé : mais si cette admission a été faite trop légèrement ; c'est quand il faut s'en rendre raison, et donner des explications que se rencontrent les difficultés, et que souvent, pour sortir d'embarras, on est obligé d'entrer dans des dissertations qui choquent le bon sens. Aussi, pour expliquer la transmission des maladies, a-t-on été forcé d'avoir recours à celle de toutes nos fonctions, qui est la plus obscure, la génération.

On a donné diverses hypothèses qui se sont écroulées à mesure qu'elles se sont suivies.

On a dit : la reproduction prend sa source dans un excédant de la nutrition, qui au terme du développement de l'individu, n'ayant pu être employé à l'accroissement général, s'isole alors en un ou plusieurs corps particuliers, et finit par se séparer de l'individu.

A l'aide de cette théorie, qui est au moins ingénieuse, on pourrait expliquer l'hérédité des maladies, en admettant que la liqueur séminale est un produit du superflu de la nutrition, renvoyé de toutes les parties du corps et emporté par la circulation, pour être déposé dans un endroit commun, où ces molécules, se trouvant réunies, forment un tout, ou germe, auquel il ne manque plus que les moyens de se développer pour produire un être semblable à celui dont il tient l'existence.

Telle était la doctrine des physiologistes du moyen âge, et que *Buffon* entreprit de faire revivre en la présentant sous une forme capable de séduire. Mais une hypothèse, quelque satisfaisante qu'elle soit, n'existe plus quand des faits sont venus la renverser. L'observation ne nous démontre-t-elle pas toujours que des enfans bien conformés doivent le jour à des parens privés quelquefois de la moitié de leur corps et mutilés jusqu'aux organes de la génération? Les juifs, cir-

concis depuis tant de siècles, font toujours des garçons avec un prépuce. Aussi doit-on s'étonner que *Buffon*, qui a si bien observé la nature, ait cru à l'influence des mutilations sur la reproduction, et pensât que les chiens, qui ne sont pas exempts de soumission à l'empire des modes, et auxquels on est dans l'habitude de couper la queue, à la fin doivent produire des chiens à queue moins longue ; hypothèse où devait nécessairement le conduire son opinion sur la reproduction, et dont on ne parle plus aujourd'hui qu'avec un sourire que le respect pour le génie nous force à dissimuler.

Vanhelmont expliquait la transmission des maladies héréditaires de cette manière ; « Un malade ayant été souvent tourmenté des mêmes souffrances, se représente dans son esprit un caractère idéal de sa maladie; ce caractère idéal est comme un sceau qui, s'imprimant profondément dans toute son économie, transmet sa trace et son cachet dans les esprits vivifians de son sperme ; ce cachet demeure imprimé dans le fœtus, et se conserve jusqu'à ce que le développement de l'âge le manifeste au grand jour, et réveille les traces de la maladie. »

Ne faut-il pas faire éprouver bien des contorsions à son esprit, pour qu'il puisse enfanter un tel galimatias? Cette explication d'ailleurs tombe d'elle-même, car on transmet des dispositions à des maladies qui ne se sont pas encore manifestées ; telles sont la goutte, l'apoplexie, les hernies, etc. Quand on est réduit à avoir recours à de telles explications pour soutenir une hypothèse, c'est qu'on n'est pas éloigné d'être obligé de l'abandonner.

Les enfans naissent souvent avec une constitution, un tempérament qui se rapproche plus de celui de la mère que de celui du père, *et vice versâ*. Si les maladies n'étaient pas dépendantes des constitutions, et qu'elles fussent transmissibles par germe dans la fécondation, à l'aide de la semence, comment expliquerait-on que les femmes, à qui on refuse le vrai sperme, puissent aussi transmettre à leurs enfans, avec leur constitution, les dispositions à avoir leurs maladies? On a tous les

jours occasion de remarquer que dans une famille où il y a plusieurs enfans, ceux qui ressemblent le plus à la mère par la constitution ont ses maladies plutôt que celle du père, *et vice versâ*.

On conçoit alors que si le père et la mère ont le même tempérament, et que ce tempérament soit tel qu'il ne puisse s'accomoder du climat sous l'influence duquel il est, il en résultera pour les enfans une disposition nécessaire à contracter les maladies du pays.

C'est pour détruire cette dispostion de notre organisation que, dans l'institution du mariage, on a prescrit que les unions ne se feraient pas dans la même famille jusqu'à un certain degré. On peut croire que les hommes ont connu autrefois le mal qui résultait des alliances du même sang, puisque, chez les nations les moins policées, il a été rarement permis à un frère d'épouser sa sœur ; et, pour assurer l'exécution de ce précepte, les législateurs en ont fait une loi religieuse.

D'après les expériences faites sur les animaux, il nous est bien démontré que, par le croisement des races, on obtient des avantages immenses, quant à la force, à la beauté des individus. Nous savons aussi que, par l'union de tempéramens différens, on détruit dans les familles des dispositions à beaucoup de maladies. Ce n'est certainement pas en faisant des mélanges de germes qu'on obtient ce résultat ; car, s'il en était ainsi, les enfans apporteraient en naissant deux chances pour une à devenir malades ; mais c'est parce qu'on obtient un tempérament mixte, qui, par son équilibre, luttera plus long-temps contre certains agens de destruction, et ce résultat sera d'autant plus sensible, que l'union aura été faite entre deux individus de tempéramens bien différens, comme l'offrent, par exemple, l'habitant du nord et celui du midi.

De telles alliances deviendraient inutiles si l'homme pouvait choisir les lieux qui lui conviennent. Il est des individus dont la santé ne peut se conserver dans le climat de leur origine, et qui se trouvent bien d'émigrer ; il en est d'autres, au contraire, qui périssent sous

un autre ciel que celui où ils sont nés. En général, l'homme n'est donc pas cosmopolite ; mais il a besoin de choisir le climat qui lui convient, et il échapperait bien souvent à la mort, s'il n'était pas enchaîné par ses intérêts et ses affections aux lieux qui l'ont vu naître. Il se maintient dans son pays, quels que soient les rapports de convenance qui existent entre le climat et sa constitution ; il continue un état qui nuit à sa santé, parce qu'il y voit le chemin de la fortune, et qu'il est assez insensé pour désirer les biens avant la vie. Ajoutons que l'homme s'abandonne sans mesure aux plaisirs, aux passions, et que la faculté avec laquelle il parvient à se créer des jouissances à mesure qu'il les épuise, sont autant d'agens qui modifient son organisation et qui altèrent sa santé. Aussi la multiplicité dans la variété des maladies a-t-elle suivi la marche de la civilisation.

Pour que l'homme vécût long-temps et bien portant, il faudrait qu'il ne fût attaché à rien, qu'il ne travaillât que pour produire son nécessaire, et qu'il pût voyager suivant ses goûts, ses besoins : telle est sa destinée ; car la nature ne lui a pas donné la faculté locomotrice pour qu'il se fixât sur un point du globe.

Cependant, au milieu de tant d'erreurs, au milieu de tant de causes de destruction, nous voyons toujours, dans une proportion à peu près constante, des hommes forts, bien faits et jouissant de presque toutes les qualités physiques et morales. Que conclure de ces faits? Qu'il n'y a d'autres germes que ceux des espèces vivantes, et que, si les maladies étaient transmissibles, comme les enfans peuvent en contracter auxquelles leurs parens n'étaient point sujets, il en résulterait une dégénérescence prompte. La nature, au contraire, tend sans cesse à régénérer les races dans leur vigueur et leur beauté natives ; et si quelquefois elle est contrainte de céder dans des accouplemens entre espèces différentes, elle reprend bientôt ses droits en frappant de mort ou de stérilité ces êtres de nouvelle formation. Aussi nous voyons que les chevaux et les ânesses, les chiennes et les loups, les serins et les chardonnerets, font des mulets non stériles,

avec leurs espèces primordiales ; mais ils ne se propagent guère entre hybrides. Nous savons aussi que le plus ordinairement les monstres n'ont qu'une vie éphémère ; que souvent ils périssent dans le sein de leur mère, et que jamais ils n'atteignent l'âge de la puberté. Admettre l'hérédité des maladies, c'est admettre l'anéantissement possible de notre espèce ; et la meilleure preuve qu'on puisse montrer contre cette opinion, est l'existence du genre humain.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulier non laborat podagrâ, nisi menses ipsi defecerint.

II.

Famem vini potio solvit.

III.

Ubi fames, non oportet laborare.

IV.

A plagâ in caput, stupor, aut delirium, malum.

V.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit.

VI.

A sanguinis fluxu delirium, aut etiam convulsio, malum.